

588572

1

P R E C E P T E S

MIS A LA PORTÉE

DE TOUTES LES INTELLIGENCES

POUR

SE PRÉSERVER DU CHOLÉRA ASIATIQUE.

I N S T R U C T I O N S

SANITAIRES, GOUVERNEMENTALES,
ET PERSONNELLES.

M O Y E N S C U R A T I F S

QUI ONT EU LE PLUS DE SUCCÈS
AUX INDES ET EN RUSSIE.

O P I N I O N

SUR LA NON-CONTAGION DE CETTE ÉPIDÉMIE
PAR M. EUGÈNE DE VALADOUS

HIPOCRATE dit *oui*, GALIEN dit *non*,
dans cette occurrence, le moins
habile peut avoir plus de science.

SE TROUVE

Chez M. Merle libraire place Colonna, et chez l'auteur, Via Felice N.° 107 deuxième étage.

ROME CE 10 AOUST 1835

A L'IMPRIMERIE CAVALLA



TABLE DES MATIÈRES

CHAP. I. <i>Lettre à la faculté de Médecine italienne</i> . pag.	5
<u>II. <i>Historique de l'épidémie</i></u> .	11
<u>III. <i>Le choléra est-il contagieux?</i></u>	21
IV. <i>Des symptômes de l'épidémie, et des remèdes curatifs</i>	40
V. <i>Des divers remèdes qui ont été administrés aux cholériques</i>	47
VI. <i>Conclusion</i>	56
<i>Modèle d'un Tableau statistique pour servir à l'étude de l'épidémie.</i>	



**A MESSIEURS LES DOCTEURS EN MEDECINE
DES FACULTÉS ITALIENNES**

MESSIEURS ,

J'aime à me persuader que vous daignerez me pardonner la publication de mes opinions sur une question médicale aussi grave , que celle de la contagion du choléra-morbus.

Il est certain qu'il y aurait une grande témérité , à élever même un doute , qui fut contraire aux décisions unanimes de la faculté , et cette témérité serait d'autant plus grande , que je suis sans qualité , pour m'occuper d'une telle matière ; mais , dans cette occurrence , où les médecins sont divisés d'opinions , ce ne sera pas ma propre conviction , que je chercherai à faire prévaloir ; je ne ferai donc que me placer à côté des habiles professeurs , qui prétendent que le choléra n'est pas contagieux ; et par ces motifs , j'obtiendrai de vous , Messieurs , une licence complète pour donner de la publi-

cité à toutes les observations , que j'ai été en position de faire , pendant l'invasion du choléra à Paris.

Dans une question de cette nature dont la solution occupe les ignorans , comme les savans , il serait bien important de fixer positivement , en quel sens on entend la contagion. L'expression grammaticale entend que le mot contagion , dérive du contact, et cette expression désigne expressément les maladies qui se communiquent par le toucher des corps. La gale , les maladies vénériennes, la peste orientale et une multitude d'autres sont placées dans cette catégorie.

Il y a aussi contagion par l'air épidémique , c'est à dire , par son impression sur les corps, et certes je n'entends pas combattre l'opinion de ceux qui rangeraient le choléra dans cette dernière catégorie, parce qu'il m'est bien démontré que pour le choléra, comme pour toute autre épidémie de ce genre , tous les individus qui se trouveront placés sous son influence homicide , la prendront , si toute fois ils avaient en

eux même les humeurs qui sont en harmonie avec cette épidémie.

Cette différence entre les deux contagions serait peu comprise par le commun des hommes , mais nous espérons leur en faire connaître toute la valeur par l'analyse qui va suivre. La contagion, par le contact des corps , ne peut se communiquer par l'air ; vous pouvez donc impunément vous promener dans une sale remplie de galeux , ou de vénériens.

La contagion, par l'air épidémique , se communique au contraire par la seule aspiration de cet air, mais vous pouvez impunément toucher , et coucher même avec eux, vivre sous le même toit, si, toute fois, comme je l'ai déjà dit , vous n'avez pas l'humeur analogue au choléra.

De ces deux principes qui sembleraient se confondre , voici la différence. Ces résultats sont de la plus grande importance , et ils sont de nature à fixer l'attention particulière des Gouvernemens.

Quand le choléra que nous placerons dans les maladies contagieuses aériennes , a fait son irruption sur une localité , quelques jours

seront à peine écoulés que tous les habitants qui ont les humeurs en analogie avec l'épidémie, en auront reçu la fatale impression ; l'irruption se fera donc en eux un peu plutôt, ou un peu plus tard, soit qu'ils restent dans la localité épidémique, soit qu'ils l'abandonnent pour chercher leur salut dans une localité éloignée.

Par ces mêmes motifs, tous ceux qui n'auront pas les humeurs analogues peuvent rester et donner des soins aux cholériques soit comme médecins, soit comme prêtres, soit comme garde malade, soit enfin par affections pour des êtres qui nous sont chers, et que notre amour ne voudrait pas s'abandonner à des soins mercenaires.

Ainsi en adoptant le principe que le choléra est une contagion aérienne, principe, au surplus, dont nous espérons démontrer l'évidence dans la suite de ce mémoire, vous n'augmenterez point la gravité du fléau ; vous conserverez à la Société sa force morale, cette force morale qui sera la sauve-garde le plus efficace contre ce fléau.

Vous donnerez à cette Société la résignation pour qu'elle attende courageusement un

malheur que quelques uns de ses membres ne pourront éviter , puisque la sentence en est déjà portée. L'homme redoute plus l'attente d'une calamité , que la calamité même, par ce qu'après avoir été frappé par les coups du sort , il comprend qu'il ne peut retrouver la paix de l'ame que dans une complète résignation religieuse.

Si , en opposition à ces principes de la contagion seulement aérienne du choléra , vous adoptez ceux de la contagion par le contact des corps , et en même temps par l'impression de l'air , vous frappez de terreur toute la Société , vous en isolez tous les membres , vous cumulez tous les fléaux avec le fléau dominant , vous détruisez la force morale que vous reconnaissez cependant devoir être un moyen de résister à l'influence maligne des épidémies ; vous dévouez à une mort certaine les malades atteints par le choléra , car toutes les assistances humaines fuiront à l'aspect d'un pestiféré qui devra vous inoculer le germe de sa maladie.

Si , en présentant les deux principes , je l'ai fait avec assez de clarté pour être compris , même par ceux qui ne sont pas

médecins, je concevrai l'espérance que les Gouvernemens jugeront qu'il y a tout à gagner dans l'intérêt de la Société, d'adopter l'opinion du choléra contagieux seulement par l'impression de l'air; les Gouvernemens comprendront enfin que, par l'adoption de l'opinion contraire, on augmenterait l'intensité du fléau et la mortalité.

Quant à vous, Messieurs les Docteurs, qui recherchez la vérité avec désir sincère de la faire prévaloir, je conserve aussi l'espérance, que les faits particuliers et généraux que je vous rappellerai, seront assez puissans sur vos esprits pour détruire quelques faits isolés apellés à l'appui de l'opinion du choléra contagieux dans toute l'étendue de ses conditions. J'espère enfin que de tous ces faits il ressortira une conviction forte que, dans le doute au moins, il sera du plus grand intérêt des Peuples d'adopter l'opinion que le choléra est une épidémie contagieuse seulement par l'impression de l'air.

J'ai l'honneur d'être

Messieurs,

Avec respect

E. DE VALADOUS

CHAPITRE I.

PARTIE HISTORIQUE DE CETTE ÉPIDÉMIE

Ce fléau , qui frappe comme la foudre l'homme à tous les âges de la vie , cette Maladie pestilentielle planant depuis quelques années sur les Populations Européennes , les menace de son irruption périodique , ainsi qu'on le voit pour les Indes , où il a commencé la destruction d'une partie de la Population.

La crainte de cette périodicité doit donc engager les Gouvernemens à stimuler toutes les Intelligences Médicales par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

1.^o Pour que le *choléra* soit étudié plus exactement qu'on ne l'a fait.

2.^o Pour qu'il soit fait des recherches sur les causes , plus ou moins influentes , qui fixent cette épidémie sur des Populations ; tandis que d'autres Populations sont épargnées.

3.^o Que des mesures soient prises , pour que par une similitude du traitement par l'uni-

formité des remèdes qu'on pourra alterner tous les 8 jours, que des mesures, disons nous, soient prises afin de pouvoir statuer sur le plus, ou le moins d'efficacité des remèdes, qui auraient été employés, et par ce compte rendu toutes les semaines, pouvoir fixer son opinion sur les traitemens curatifs. Jusqu'à ce moment la science de la Médecine n'a fait aucun progrès pour guérir le *choléra*; elle n'a fait même aucun progrès pour en atténuer les effets. Cela devait être ainsi, puisque les Médecins avaient adopté des remèdes curatifs isolés, qui ne pouvaient donner aucune base positive de méditations pour arriver à une guérison parfaite.

4.^o Enfin de faire des recherches sur les causes de cette Épidémie, et sur les moyens qu'on pourrait prendre pour la prévenir.

On croit assez généralement, que la Providence a mis à la disposition de l'homme des remèdes pour guérir toutes les maladies; il doit donc être possible aussi de guérir, ou de prévenir les épidémies; en effet, nous avons l'exemple que pendant des siècles les fièvres de toute nature dé-

solaient les Sociétés; jusqu'à ce qu'enfin l'illustre Compagnie de Jésus nous fit connaître son spécifique, *le Quina*.

Les maladies vénériennes, véritable peste, étaient suivies de la mort, jusqu'à ce qu'il fut reconnu que le *Mercure* était leur antidote.

La petite ^{Variole} vérole, enfin, plus pernicieuse, lorsqu'elle fit son invasion que ne l'est même le *choléra* ; cette maladie pestilentielle alors, et contagieuse en même temps, perdit presque toute son influence maligne par la découverte de l'inoculation; et enfin par la vaccination, elle a été presque entièrement neutralisée dans ses funestes effets.

De tels exemples doivent convaincre, ou doivent au moins faire espérer que le *hasard* , ou la *science* feront découvrir les moyens curatifs du *choléra* , et ce qui serait mieux encore, les moyens qu'on pourrait employer pour le prévenir.

J'ai, personnellement, l'expérience de l'emploi efficace d'un préservatif; plus de cent personnes de ma connoissance en ont usé à Paris, et aucune d'elles n'a eu le *choléra* ; mais il y aurait du charlatanisme mal-

gré cette épreuve , à donner l'assurance positive que ce préservatif serait infaillible , car cette Epidémie à des effets si bizarres, qu'on ne pourrait être assuré de l'infailibilité d'un remède qu'autant qu'on en aurait fait une expérience générale dans une ville soumise à l'influence de cette épidémie.

Je le donnerai toujours avec confiance , par ce que j'en connais les effets , et par ce qu'il m'est démontré que ce préservatif est en harmonie avec les remèdes , que les Médecins Indiens ont administrés avec le plus de succès. Je conseillerai même de le donner, ne fut ce que pour diminuer l'influence pernicieuse du *choléra* , en calmant l'imagination de ceux qui en feront usage. Un remède curatif inefficace peut avoir de grands dangers , puisqu'il empêcherait l'emploi d'autres remèdes plus heureux ; mais un préservatif quelque il soit , et quelque soient ses effets, ne pourrait nuire à ceux qui en useront.

Nous l'avouerons à la honte de l'humanité , la pusillanimité produite par la crainte de la mort , est le caractère qui domine les Populations ; et cependant il est certain

que ce trouble de l'Âme , cette faiblesse de nos imaginations donne une telle prise au *choléra*, et même à toute autre maladie épidémique sur les corps , qu' on peut affirmer que celui qui sera frappé par le fléau dans une telle disposition d'esprit , périra infailliblement.

Nous ne saurions donc trop recommander aux Gouvernemens de faire donner des instructions convenables à toute la Population , soit par écrit , soit par la parole.

Presque toujours le *morbus* a pris le Peuple au dépourvu des instructions convenables : on avait trop négligé de lui faire comprendre tous les effets funestes , aux quels il devait se résigner.

En instruisant les Peuples des calamités que les décrets de la Providence pouvaient leur infliger , ou aurait du aussi leur persuader , qu'il serait possible , d'éviter ces châtimens par une vie mieux réglée , et la tempérance la plus sévère dans tous les actes de la vie.

Ces instructions , en calmant les imaginations , auraient empêché l'irritation des Masses , ce qui aurait diminué l'influence ma-

ligne du *choléra* et l'aurait rendu moins désastreux.

Il serait donc à désirer, que cette imprévoyance des Gouvernemens ne fut pas perdue pour l'avenir, et que, sans perdre un temps qui pourrait être d'autant plus précieux, que nous ignorons le délai qui nous reste pour nous préparer à l'invasion du fléau, il serait donc à désirer que sans perdre de temps, il soit donné au Peuple des instructions qui devront avoir pour base, d'engager toutes les classes de la société à la tempérance, et à ne faire aucun excès de débauches, ou des excès de travail; car nous avons l'expérience que tous ces excès sont frappés de mort par le *choléra*.

L'activité de la mortalité sur les habitans des grandes Villes, nous est aussi une preuve, que le *choléra* a une action plus forte sur les Populations agglomérées qui se livrent habituellement à tous les excès d'intempérance; car la manière de vivre de ces Capitales est contre nature, et artificielle. De la nuit on fait le jour, ou y éprouve de violens plaisirs, et des douleurs continuelles; les uns travaillent sans relâche, tan-

dis que d'autres promènent leur indolente oisiveté ; enfin quelques heureux du siècle se repaissent de nourritures succulentes, jusqu'à l'indigestion , tandis qu'une foule de malheureux aux figures hâves , et décharnés , disputent aux chiens errans , quelques aliments jetés à la rue avec les immondices.

Toutes ces existences contre nature ayant altéré les sources de la vie , sont frappées sans miséricorde par le *choléra*.

Pour mieux prouver que l'intempérance habituelle, laisse l'homme sans défense contre les effets de l'épidémie , il arrive qu'au moment de son irruption, elle marque son passage , en frappant de mort soudaine les individus, au moment même de leur excès ; aussi avons-nous vu à Paris des hommes sortant ivres du cabaret , tomber sans vie à la première impression de l'air ; nous avons vu dès *Jeunes gens* qui furent frappés de mort, en rentrant dans leur domicile , après une débauche nocturne. Ce sont ces mortalités soudaines et renouvelées souvent pendant l'irruption du *choléra*, qui ont fait croire au Peuple qui en ignorait les causes , qu'on avoit empoisonné les alimens :

ce sont ces accusations d'empoisonnement répétées en tous les pays, qui ont porté le Peuple à la révolte, et à des excès de meurtre sur d'innocentes victimes accusées d'être les auteurs de ces crimes impossibles. Tous ces malheurs qui ont accru l'influence du *choléra* dans les grandes villes, ne seraient pas arrivés, si, comme je l'ai déjà dit, les Peuples avaient reçu des instructions convenables qui les eussent portés à la résignation, et à modérer leur penchant pour les excès du vin et des liqueurs fortes.

Que ces exemples au moins ne soient pas perdus pour l'Italie!... Le fléau a commencé son irruption. Que les Ministres des autels, les Médecins, les chefs d'ateliers, et enfin tous ceux qui ont autorité sur le Peuple, l'instruisent des moyens préservatifs qu'il doit employer, pour éloigner l'épidémie de nos foyers, dans l'espérance au moins que si ces instructions portent les Populations à la tempérance, et à suivre un régime de vie bien réglé, leurs efforts réunis seront couronnés par le succès; ou que tout au moins l'épidémie épargnera un plus grand nombre de nos concitoyens. Si les exemples que nous

avons rapelés sont une preuve que le *choléra* est sans miséricorde pour les excès de la débauche, nous pourrions encore mieux persuader l'utilité de la tempérance en donnant pour exemple ceux qui, par des habitudes bien réglées, ont suivi un régime convenable, en ont été épargnés : ce sont ces *milliers de médecins*, de *prêtres*, et de *sœurs d'hospitaux*, qui ont traversé l'épidémie sans qu'elle ait frappée plus de *3 individus* de ces classes dévouées au service des *cholériques*.

Ce sont les pensions de Paris qui n'ont point eu à regretter la perte d'un de leurs écoliers; ce sont enfin les soldats de la garnison, qu'on avoit soumis à une discipline sévère, et à un régime de précaution convenable.

Au moyen de ces précautions et de ce régime, la garnison composée de 60 mille hommes a eu un très petit nombre de *cholériques*. En nous résumant, nous dirons que par la tempérance avant l'irruption du *choléra*, on pourrait l'éviter, et nous dirons aussi que, pendant son irruption, on

peut , au moyen de la tempérance réunie à la résignation aux décrets de la Providence , diminuer les effets désastreux de ce funeste fléau.

CHAPITRE II.

LE CHOLÉRA EST IL CONTAGIEUX ?

Malheureusement les Médecins Européens se sont divisés sur cette grave question ; les uns ont décidé qu'il était contagieux , et les autres qu'il était seulement épidémique.

Si la faculté de Médecine entend par une maladie contagieuse , celle qui se communique par le contact des personnes , ou même en touchant des marchandises qui auraient été à l'usage des *cholériques* , les exemples que nous avons eus sous les yeux pendant le choléra à Paris , démontreront *évidemment* qu'il n'est pas contagieux.

La faculté de médecine de Paris ayant adopté le principe de la non-contagion , on n'avait établi aucun cordon sanitaire entre la Belgique , et la France ; mais quoique les relations de ces deux états fussent journalières , les provinces françaises limitrophes furent épargnées par le fléau qui passa de Bruxelles à Londres , cette immense capi-

tale qui n'avait , que peu , ou même aucune relation avec Bruxelles.

De Londres le sinistre *voyageur* arriva à Paris *très incognito* , car il avoit négligé de s'arrêter sur la route maritime ; cependant il n'avait été établi aucun lazaret contre le *choléra* à *Calais* ni dans aucun port de l'Océan. Il faut bien reconnaître qu'ils eussent été inutiles, puisque tout porte à croire, qu'il est arrivé à Paris par un coup de vent de nord-ouest. Pendant son invasion, des milliers de voitures publiques et particulières n'ont pas discontinué de transporter sur tous les points de la France les étrangers, ou les parisiens qui voulaient fuir l'épidémie, et cependant ce fléau s'est arrêté sur les bords *de la Loire* comme si ce fleuve était pour lui une barrière insurmontable : Il s'est arrêté sur les bords de ce grand fleuve qui partage la France a 30 et 40 lieues de Paris, et cependant nous avons la connaissance que plusieurs de nos fugitifs emportant avec eux le germe de la maladie, ont perdu la vie dans la localité où la Diligence les avait déposés, et quoique ce dépôt de *cholériques* avoit été fait, il n'en

est résulté aucune suite fâcheuse pour la localité, où on les avoit laissés.

Les spectacles, les cafés, les restaurateurs n'ont pas cessé d'être fréquentés ; plusieurs personnes y ont éprouvé des attaques foudroyantes, et elles n'ont été suivies d'aucun effet de contagion pour ceux qui en ont été les témoins, ni pour ceux qui ont aidé à les transporter dans la maison de secours établie pour les *cholériques* : ainsi il est positif que des milliers d'individus sont partis de Paris, et qu'il n'ont point transporté le *choléra* au de là de la ligne tracée par la Providence.

Il est prouvé que des marchandises de toute nature ont été transportées jusqu'aux dernières extrémités du royaume, et cependant le *choléra* n'a pas traversé la *Loire*. Je terminerai l'exposé de ces faits qui me paraissent de nature à devenir une preuve que le *choléra* n'est pas contagieux ; je les terminerai donc en rappelant ce que j'ai dit dans le premier chapitre, c'est que des milliers de médecins, de prêtres, ou de sœurs d'hôpital ont donné les soins les plus assidus aux *cholériques*, et que, néanmoins,

on n'a eu à regretter que la perte de *deux médecins* et d'une *sœur d'hôpital*.

Certes leurs courageuses résignations à se dévouer au soulagement des *cholériques*, les précautions que l'on prend par prudence en pareil cas, et puis enfin, un régime alimentaire sévère, ont bien pu les garantir en partie; mais si la maladie eut été contagieuse comme la peste orientale, on ne pourrait mettre en doute que la moitié au moins de ces hommes eussent été les victimes de leur dévouement.

Ce qui se passe maintenant à *Toulon* semblerait devoir contredire notre opinion, puisque plusieurs médecins y ont perdu la vie; mais il est probable que le *choléra* à Toulon se trouve compliqué par une autre maladie; c'est ce que nous explique la mortalité presque totale de ceux que frappe le fléau. Le célèbre *Larrey* inspecteur général de santé vient de partir pour cette ville: son rapport nous expliquera les causes qui ont aggravé l'intensité de l'épidémie; mais quelques soient les causes dominantes à Toulon, elles ne pourront pas détruire les faits établis par ce que nous avons vu à Paris, à Londres,

à Bruxelles, en Pologne, et à Pétersbourg.

J'ai dit qu'il était extrêmement fâcheux que les médecins ne se fussent pas accordés sur la non-contagion du *choléra*; et en effet, par cette discordance, ils sont la cause que les Gouvernemens pourraient prendre des mesures contraires à l'intérêt de leurs Peuples, et ils pourraient même, en aggravant les rigueurs des mesures sanitaires, contribuer à multiplier le nombre des *cholériques*, et à augmenter dans une toute autre proportion la mortalité.

On a compté à Paris plus de 30 mille morts; mais on peut supposer, avec raison, que le chiffre de la mortalité eut été incalculable, et que ce ne serait pas l'évaluer trop haut par approximation, que de le fixer au dessus de cent mille individus, si on l'avait déclaré contagieux: On devra comprendre facilement les motifs de cette différence de mortalité.

Par l'idée qu'on eut imprimée à tous les esprits, *que l'épidémie était contagieuse*, toutes relations commerciales devaient cesser, et par suite de cette interruption, la misère eut porté le Peuple à la révolte.

Les *cholériques* seraient restes isolés, sans secours ils eussent été dévoués à une mort certaine, la terreur se serait emparée de toutes les imaginations, toutes les têtes se seraient démoralisées, et dans une telle situation, je le répète, la mortalité eut dépassé le chiffre de cent mille.

En arrêtant sa pensée sur de telles conséquences son ne peut que rendre grâces aux Gouvernemens, et à la faculté de médecine de Paris, de ce que, dans le doute, ils ont accepté les conditions les plus propices pour ne pas réunir à ce fléau, ceux non moins sinistres de la famine, de la misère, des émeutes, et de la désolation générale des Populations. Que les médecins, et les Gouvernemens qui ont adopté le principe de la contagion, réfléchissent profondément sur les faits qui sont de nature à appuyer les deux opinions, et particulièrement qu'ils pèsent bien dans leur sagesse toutes les conséquences sinistres qui pourraient résulter, en persistant dans le faux système de la contagion par des relations entre les individus.

Le principe de la *non-contagion* peut néanmoins autoriser quelques précautions sani-

taires entre nations voisines, mais seulement, comme devant être une mesure de prudence politique, pour ne pas encourir le blâme de leurs Peuples dans le cas d'une invasion épidémique.

Nous ne pouvons nous dissimuler aussi que si le *choléra* n'est pas *communicatif par le toucher*, il serait difficile de l'éviter dans les localités soumises à son influence, si, toute fois, comme nous l'avons déjà exprimé, on a les humeurs qui sont analogues à cette épidémie. A son approche, il serait donc prudent de s'éloigner, et de faire cette absence avant son irruption, car lorsque l'invasion est bien caractérisée, il y aurait lâcheté, et imprudence à abandonner son domicile habituel; il y aurait imprudence, parce qu'après quelques jours, vous pouvez avoir le germe de la maladie, et mourir sans secours en route, ou dans quelques localités dépourvues de gens instruits, ainsi qu'il est arrivé à bon nombre de nos fugitifs Parisiens. Il y aurait aussi lâcheté à abandonner ses parens, ses amis, et le Peuple qui s'alarmerait de l'abandon des familles les plus notables de la cité; ce qui pourrait le

porter à des excès qui augmenteraient l'intensité de l'épidémie dont il deviendrait presque seul la victime dévouée.

D'après ces considérations, tous ceux qui se trouvent placés dans le cercle de l'épidémie, doivent y rester comme s'ils étaient renfermés dans une ville assiégée, bien résolus qu'ils doivent être, à se dévouer au bien général, et à se secourir mutuellement pour faire cesser le fléau le plutôt possible. Quoique j'affirme que le *choléra* n'est pas contagieux, par ce que l'expérience de faits nombreux nous l'a démontré évidemment, il n'en est pas moins vrai que puisque tous ceux qui auront les humeurs analogues à cette épidémie devant la prendre, il y aurait donc une grande sagesse et il serait prudent de prendre des mesures de police, pour l'approvisionnement des villes qui seront sous l'influence du *choléra*.

Ces mesures doivent être organisées de manière que les habitans des campagnes ne fussent pas obligés de respirer l'air épidémique.

De nouveaux marchés établis à, quelques milles de distance du cercle épidémique

connu devraient remplir ces conditions. Pour avoir négligé ces précautions à Paris le fléau s'étendit sur tout le territoire dans un rayon de 10 lieues ; il devait en être ainsi , puisque les Pourvoyeurs des subsistances de cette Capitale dans ce même rayon de 10 lieues en venaient journellement respirer l'air homicide.

Il devait en être ainsi , puisque tous ceux qui avaient les humeurs disposées convenablement pour recevoir l'impression facheuse de ce fléau , se trouvaient dans la même position que les Parisiens.

Le récit de ces derniers faits devront convaincre que nous ne mettons aucune espèce de vanité , à soutenir l'opinion de la *non-contagion* ; nous présentons tous les faits qui sont à notre connaissance , afin que les Professeurs de la science les étudient avec autant d'impartialité que nous l'avons exposée ; ce sera le moyen d'obtenir une décision positive qui éclairant les Gouvernemens , leur feront prendre les mesures convenables pour empêcher autant que possible la propagation du fléau , mais aussi pour qu'ils n'aggravent pas son influence par

des mesures basées sur un faux principe de contagion par les rapports d'individus à individus (*).

(*) *Fait important contre le principe de la contagion.*

Le médecin Polonais qui m'a donné un remède pour prévenir le *choléra*, remède qu'il m'a dit avoir pratiqué sur tout un canton de la Pologne qui fut épargné par le morbus au moyen de ce préservatif; ce médecin a couché successivement avec quatre *cholériques*, sans avoir prouvé aucune indisposition. — Il ressortirait de cette expérience que le morbus n'est pas contagieux par le contact des personnes, ou il ressortira que le préservatif dont j'ai aussi fait usage, neutralise en nous les humeurs analogues au *choléra*,

CHAPITRE III.

RÉGIME HYGIÉNIQUE POUR SE GARANTIR
DE L'INFLUENCE DU CHOLÉRA.

Nous les diviserons en deux catégories ;
La première comprendra ces temps d'anxiété précurseurs de l'invasion parceque sa contagion aurait déjà pénétré dans quelques contrées du territoire national.

Ces momens d'attente pénible , qui ont déjà commencé pour l'Italie, puisque cette épidémie fait des ravages à *Nice* , ces momens de délai ne devraient pas être perdus pour les Peuples assez heureux pour n'avoir pas été frappés soudainement ; car il serait possible que, par des moyens hygiéniques suivis avec ensemble et avec persévérance on puisse se garantir de ce fléau redoutable.

Une conduite mieux réglée dans les habitudes de la vie , un régime alimentaire sain, et très modéré, la privation de toutes les liqueurs spiritueuses, ne boire que de l'eau , ou tout au moins de l'eau faiblement mêlée de vin ; tels seront les moyens qui

auront la puissance d'éloigner le *choléra* des Populations.

A ces instructions nous ajouterons que la propreté la plus minutieuse doit être observée dans toutes les habitations et sur les personnes. On ne saurait trop recommander pendant les chaleurs, l'usage des bains, même ceux de rivière pour les militaires, et pour le Peuple ; ces bains auraient aussi l'avantage de rafraichir le sang, et par ce même motif, nous conseillerons d'user habituellement de tous les moyens tempérans qu'il serait possible de prendre en boissons ; du petit lait, ou du lait mêlé avec de l'eau légèrement nitrée, de l'eau sucrée, à la quelle on ajouterait un peu de vinaigre, de l'orangeade, ou de la limonade : ces boissons qui sont à la portée de toutes les classes de la Société et de leurs intelligences, me paraissent devoir être recommandées comme obligatoires pour se garantir de l'épidémie.

La voie publique devra être plus soigneusement nettoyée qu'on ne le fait habituellement, on devra multiplier les arrosements pendant les chaleurs. Cette dernière mesure

me paraîtrait impossible à exécuter dans toute son étendue , si les citoyens refusaient leur aide à ce travail ; mais dans la plupart des villes d'Italie et particulièrement à Rome l'eau est tellement abondante qu'il sera facile à ceux qui habitent les rez de chaussée , de faire jeter deux fois par jour de l'eau en suffisante quantité devant leurs habitations, ayant soin préalablement de faire balayer la voie publique.

Alors la police n'ayant à faire arroser que les places publiques , et les promenades, cette importante mesure pourra être exécutée avec succès pour la salubrité de l'air. Les Gouvernemens ne devront rien négliger pour que les instructions soient portées jusqu'aux dernières intelligences , et dans toutes les parties de leurs Etats. Les proclamations seraient infructueuses , si on ne les faisait pas suivre par les moyens persuasifs de la parole. Heureusement l'Italie est pourvue d'un nombre suffisant de ministres des autels, pour instruire le Peuple, et le persuader qu'il n'y aura de sauve garde contre le *choléra*, que si on suit rigoureusement les ordres qui seront donnés.

Qu'on ne perde pas de vue que tous les citoyens, quelques soient leurs fortunes, leurs conditions, ou leurs états, sont solidaires dans une telle circonstance, parce que le fléau fera plus ou moins de ravages, selon qu'il trouvera les humeurs générales dans une situation, plus ou moins disposées à son impression, et la solidarité se trouve dans l'effet de la malignité de la contagion, qui est plus grande, quand le nombre des *cholériques* est plus considérable. Il y a donc nécessité pour tous les citoyens de stimuler réciproquement leur zèle et leur surveillance pour l'exécution des mesures sanitaires.

On ne saurait trop recommander de prendre toutes les mesures de police pour l'exécution des mesures de propreté. Nous citerons à ce sujet les *Hollandais* que nous donnerons pour exemple. Ils ont été les témoins des ravages du *choléra* dans les Etats qui les entourent et quoique le gouvernement n'avait pris aucune précaution sanitaire, ce Peuple a été épargné. Cependant la Hollande est placée dans des marais qui devraient contribuer au développement des maladies épidémiques; nous ne pouvons attribuer cet

heureux événement qu'à la propreté *minutieuse* qu'observent ces Peuples, non seulement sur leurs personnes, mais bien encore jusques dans les derniers recoins de leurs habitations, qu'on lave au moins une fois par semaine.

En opposition à cette propreté, voyez les immondices puantes qui couvrent la voie publique à Toulon, voyez la malpropreté des maisons et des ateliers, et jugez de leurs conséquences funestes, puisque dans cette ville presque tous les *cholériques* y perdent la vie.

Que ces exemples soient donc utiles à la belle Italie; qu'on imite les Hollandais, et nous aurons alors quelques probabilités pour espérer que l'épidémie ne portera pas ses ravages plus loin que les localités où elle a commencé.

Les *ateliers*, les prisons, les hôpitaux et les bagnes enfin toutes les maisons dans lesquelles les hommes sont agglomérés doivent être soumises à des mesures encore plus rigoureuses de propreté; car il serait à craindre que le *typhus* ne se réunît au *choléra* dans ces établissements publics, ce qui aug-

menterait l'intensité de l'épidémie d'une manière incalculable , et presque désespérée pour la vie de tous ceux qui en seraient frappés.

Après avoir rappelé les moyens *hygiéniques* qui nous ont paru les plus convenables pour prévenir l'influence *cholérique* , il nous restera à les compléter par des conseils toujours *hygiéniques* que nous croyons utiles à suivre pendant l'irruption du *choléra-morbus*.

Le régime alimentaire devra être plus sévère encore ; un seul mets devra suffire à ses repas , et si on se permet l'excès de deux mets différens, qu'ils soient toujours de même nature , des viandes rôties et bouillies pour les jours gras ; les jours maigrés, on pourra manger du poisson accommodé sans poivre , ni épices , et on devra s'abstenir soigneusement de salaisons , et de légumes , et fruits *crûs*.

Au premier repas , nous recommanderons l'usage du thé au lait et du pain , le seul aliment qui puisse convenir à l'estomac à cette heure du jour , où les organes de la digestion sont vides.

Ces prescriptions alimentaires tendent à faciliter les digestions , et à fortifier l'estomac contre les impressions du fléau , car c'est sur ces viscères , qu'il porte ses premiers coups.

Les glaces , ainsi que les boissons à la glace doivent être scrupuleusement interdites parcequ'il faut se garantir de toute impression froide , qui pourrait diminuer la transpiration, même insensible.

Par les mêmes motifs , afin de se garantir de l'humidité , on portera des chaussons de flanelles, et des *caleçons* de la même étoffe qui remonteront jusqu'au creux de l'estomac ; on les portera sur la peau ; cette prescription a été très utile à la garnison Parisienne qui en a fait usage pendant le *choléra*; nous observerons que ce supplément de vêtement ne peut avoir d'utilité que pour les saisons froides , ou humides.

Les bains de corps qui seraient utiles avant l'irruption , ne seraient peut être pas sans danger, quand le fléau a fait son invasion ; mais bien certainement les bains froids ou de rivière pourraient être mortels. Il faut se borner en ces temps à des bains de pieds

à l'eau chaude, et même très chaude, et y rester seulement pendant un quart d'heure. Ces bains de pieds auront deux avantages, celui de faciliter la transpiration à cette partie, et celui de précipiter le sang aux parties inférieures du corps.

Nous avons cité des exemples fréquens de mort occasionée par l'intempérance; qu'ils soyent une leçon pour s'interdire les boissons d'eau *de vie*, et même celle du *vin* avec excès, car autant vaudrait prendre du *poison*.

Si on a attaché quelque importance à nos opinions, les prisons auront été évacuées de leur surabondance de population.

Nous ne pouvons, dans une telle circonstance, omettre de rapeller un fait qui fit beaucoup d'honneur au gouvernement français, et qui fut approuvé généralement, même par ceux qui auraient eu un motif légal de s'en plaindre.

Tous les prisonniers *pour dettes* furent élargis sur la parole qu'ils donnèrent de reprendre leurs fers après la cessation du fléau.

Rapeller aux Gouvernemens italiens un tel fait, c'est être assuré à l'avance, que des hommes aux quels on ne peut faire d'autres reproches que d'être malheureux, ne resteront pas placés dans une position qui expose leur vie à plus de chances *cholériques* que les autres citoyens.

CHAPITRE IV.

DES SYMPTÔMES DE L'ÉPIDÉMIE
ET DES REMÈDES CURATIFS.

Les médecins , comme il est , dans leurs habitudes pour les maladies nouvelles , ont eu des opinions diverses sur les causes du morbus , sur ses effets , sur ses symptômes.

L'autopsie des cadavres les a peu près réunis à cette opinion, que le premier siège du morbus était l'*estomac*, qu'il se manifestait par une inflammation à ce viscère, ainsi qu'aux *petits intestins* , que l'inflammation s'étendait rapidement sur tous les autres viscères , que la diminution de l'action du coeur , le gonflement du foie , les ravages qui s'opèrent dans les organes de la digestion , ceux qui paralysent les organes de la mémoire , les contractions des nerfs et leurs racornissements semblent être la conséquence de ces inflammations.

Il est des médecins et des naturalistes qui ont eu l'opinion que des insectes ailés transportaient le *choléra* ; ces insectes s'introduisant par la respiration , et par les na-

riques occasionaient l'inflammation des viscères, et par suite de cette inflammation, l'irritation nerveuse qui devait se terminer dans un temps très court par le tétanos et la mort.

Les partisans de ce système, ont pu s'y croire autorisés, par la comparaison qu'ils ont du faire des mêmes effets, que pourrait produire un autre insecte ailé en usage en médecine (*les mouches cantharides*) si on les prenait intérieurement; même à une petite dose; car ce poison animal produirait à peu de chose près les sinistres symptômes qu'on remarque aux viscères des *cholériques*.

Cette opinion comme toutes les autres, peut avoir quelques principes vrais, mais à tout événement elle pourra servir à faire comprendre la nécessité d'observer les moyens de précautions que j'exprimerai. Ce serait 1. de placer dans les oreilles du coton imbibé d'huile camphrée, 2. lorsqu'on va dans les rues, ou qu'on entre dans la chambre d'un *cholérique*, de placer sous son nez un sachet contenant du camphre, 3. enfin, de mettre dans sa bouche des pastilles de menthe poivrée. A cette dernière prescription

nous substituerons pour les militaires et pour le peuple, la mastication du tabac ou de placer dans sa bouche du sucre en petite quantité.

Par l'usage de ces 3 moyens, l'air atmosphérique vicié ne pourra pas s'infiltrer dans l'intérieur du corps, ce qui, dans tout état de cause devra être salulaire contre l'influence pernicieuse de l'épidémie. Il serait donc imprudent de négliger ces moyens de précaution.

A ces moyens préservatifs nous ajouterons l'usage du chlore dans les appartemens, et particulièrement dans ceux où on réunit des hommes en grand nombre.

Les gouvernemens ne devront point négliger de préparer des maisons de secours pour recevoir les *cholériques* dans l'indigence, ou ceux qui seraient frappés soudainement sur la voie publique.

Il serait imprudent d'attendre le moment de l'irruption pour prendre ces dispositions, parceque dans de telles circonstances il y a presque toujours confusion dans les ordres qui se donnent et une plus grande confusion dans leur exécution.

Comme nous ne pouvons pas admettre l'isolement des *cholériques*, puisque nous sommes persuadés, que le morbus n'est contagieux que par l'air, nous conseillons, d'établir de petits hospices dans les divers quartiers des villes, et d'en établir un nombre suffisant pour contenir un *cinquième* des populations, chacune de ces maisons de secours ne devant contenir que cent *cholériques*. Indépendamment de ces hospices il devra y avoir une, ou plusieurs maisons de convalescence, afin que ceux qui auront échappé à l'influence maligne, n'éprouvassent pas une rechûte, par la vue sinistre de ceux qui sont frappés de mort.

Chacun de ces hospices de secours devra avoir des médecins en nombre suffisant, pour qu'à tous les instans du jour et de la nuit, il s'en trouve pour donner des soins à ceux qui seront à portée, ou à ceux qui les feraient appeler, si toutefois les médecins ordinaires de la famille ne se rencontrent pas à leur domicile.

Qu'on ne perde pas de vue que 3 HEURES DE RETARD sans secours, la maladie est presque toujours indomptable, et l'on concevra

toute l'importance d'avoir sous sa main , les médecins, leurs aides , et les remèdes qu'ils pourraient prescrire.

Dans les villes où il se trouve des académies de médecins, il y aura des aides en suffisante quantité pour que les maisons de secours en reçoivent assez pour tous les besoins ; mais dans les autres villes , dans les campagnes où les médecins ne peuvent être en proportion avec les *cholériques*, nous en appellerons au zèle religieux des Moines , pour se dévouer à ce service , et certes ils ne failliront pas.

Qu'on soit bien persuadé que tout homme doué de quelque intelligence , pourra remplacer les médecins. Si dans la réunion de la semaine comme je l'ai conseillé plus haut , ils avaient prescrit par anticipation les remèdes à administrer, car il serait préférable de donner un remède à une trop forte dose pour un tempérament faible , que de rester dans l'attente du médecin pour bien la préciser convenablement.

Que tous les services de santé soient donc organisés provisoirement à tout événement.

Que tous ceux qui voudrant se dévouer

à ce service se fassent inscrire, afin qu'au moment de l'irruption épidémique , tous ces hommes dévoués au bien public puissent être appelés à leur poste.

Ministres des autels, un grand devoir vous est imposé ; vous avez la mission de rappeler le peuple à la tempérance ; si vous persuadez vous éloignerez le *choléra-morbus* de vos murs , vous sauverez vos concitoyens d'une mort certaine.

A tous les moyens que la religion a mis en votre puissance, réunissez les actes que la charité vous impose ; portez vos instructions jusque dans les réduits les plus misérables , et qu'aucun individu de la population ne puisse les ignorer.

Hommes du monde , vous , qui vivez dans la profusion , vous , qui momentanément allez être dans l'obligation de vivre avec frugalité, si vous voulez éviter de recevoir les premiers coups du fléau , destinez les économies de votre table à secourir les nécessiteux , car ce sera aussi pour vous un moyen d'éviter la contagion , puisqu'en contribuant à diminuer la misère du peuple, vous détruirez en partie l'action maligne du morbus.

Espérons que si on suit exactement, et avec ensemble comme je l'ai déjà dit, tous les moyens préventifs que commande une sage prudence, le fléau aura moins de puissance sur la population.

Espérons au moins que le dévouement, et la résignation de toutes les classes de la Société ne resteront pas sans récompense, et qu'enfin le dispensateur de la justice éternelle épargnera, dans sa miséricorde, la population de la capitale du Monde Chrétien (*).

(*) Nous avons tellement la persuasion qu'une nourriture sévère arrêterait l'influence du morbus, que nous ne mettons pas en doute que si des hommes prenaient la résolution de ne manger que des racines cuites à l'eau, du sel et du pain, s'ils voulaient enfin pendant quelques mois vivre selon les règles de nos anciens anachorètes, ils éviteraient l'épidémie qu'on redoute si vivement.

CHAPITRE V.

DES DIVERS REMÈDES QUI ONT ÉTÉ ADMINISTRÉS
AUX CHOLÉRIQUES.

Nous terminerons ces apperçus sur le *choléramorbus* par rappeler diverses prescriptions qui ont été couronnées de quelques succès aux Indes, en Afrique, et en Russie. Nous mentionnerons pareillement les essais infructueux faits à Paris.

Ces remèdes, et ces essais mis à la portée de tout le Monde, pourront aider et suppléer l'absence des médecins. Peut être aussi qu'en faisant l'emploi de ceux aux quels on aura reconnu un succès plus efficace en d'autres contrées, on arrivera à fixer plus méthodiquement les prescriptions à suivre.

Le célèbre docteur *Broussais* de Paris, grand partisan de la saignée, dut nécessairement faire l'application de son système de l'*évacuation du sang en grande dose* sur les *cholériques*. Malheureusement, quoique la maladie, par sa nature inflammatoire, dut autoriser la saignée, ce fut sans aucun succès.

En nous transportant au *Bengale*, nous voyons que la saignée n'avait opéré de bons effets, que quand elle était faite avant que la maladie eût trois heures de durée; tems après lequel elle devenait dangereuse.

Des médecins ont aussi ordonné des frictions sèches: ils ont été jusqu' à *concevoir l'emploi de la Brosse*, mais ils ont eu la douleur de voir mourir leurs malades par des souffrances aigües occasionnées par les irritations nerveuses réunies aux écorchures produites par le frottement de la *Brosse forte*.

D'autres ont fait appliquer un vésicatoire sur toute l'étendue de la colonne vertébrale; il en est résulté une augmentation d'irritation nerveuse, et une mort plus prompte. Ceux là au moins ont eu la consolation d'abréger les souffrances horribles de leurs malades.

Le célèbre *Magendie* a ordonné le *punch* au *rhum* de la Jamaïque; on ne pouvait choisir un remède plus agréable pour passer de ce monde en l'autre.

Le docteur *Petit* avait réuni à la prescription des remèdes calmans, les frictions à

l'essence de *thérébentine* mêlée à l'*ammoniac*.

On concevrait l'efficacité de tels remèdes après la cessation des inflammations des viscères ; mais ce serait vainement qu'on pourrait espérer de rétablir la transpiration pendant que le foyer inflammatoire est dans toute sa force au centre du corps humain , l'estomac.

Le docteur *Bailly* , cet habile médecin , cet homme courageux qui fut à *Barcelone* pour s'enquérir des causes et des moyens de guérir la *fièvre jaune* , et qui manqua y perdre la vie , ce médecin ordonna les mixtions calmantes du docteur *Petit* , en leur additionnant le *sulfate de Kinine* , l'*huile* , et l'application de la *glace*. Par cette prescription on reconnaît le praticien habile qui ne craint pas d'user de puissans moyens pour éteindre un violent incendie.

Recamier a ordonné le *sulfate de Soude* et les bains froids ; je crois avoir entendu dire que ces prescriptions avaient emporté plus de malades qu'elles n'en avaient guéri.

Enfin on a employé l'*Ipécacuanha* et le

tartre stibié ; ces derniers moyens n'ont pas donné plus de suées que les autres.

En Russie , à Riga les médecins ont été plus heureux dans l'application de leurs prescriptions ; en 1831. sur 120. *cholériques* , on en a guéri 110. aux moyens d'une dissolution de *sel marin*.

Dans l'un des hôpitaux de la même Ville sur 18 *cholériques* 11. avaient été sauvés au moyen de la même prescription.

Enfin le docteur *Mende* avait obtenu des effets encore plus heureux de cette dissolution de sel marin.

Si quelque chose doit surprendre dans le récit de tels faits qui nous sont transmis par le docteur *Dominique Meli*, membre de la commission Sanitaire qui nous donne le résultat des études qu'il a faites à Paris sur le *choléra*, ce qui doit surprendre , disons nous, c'est le peu d'importance que la faculté de Paris aurait mis à profiter de l'expérience faite par les médecins Russes ; Cependant un tel spécifique ne serait pas à dédaigner car il réunirait l'avantage de pouvoir être à la portée, de tous les individus ; à la portée de toutes les fortunes , et de produire

enfin des effets curatifs tellement supérieurs à tous les essais des remèdes Parisiens , qu'on pourrait presque le considérer comme un *véritable spécifique*.

De rives du *Volga* nous passerons aux rives du Gange en Asie.

Dans ces dernières contrées qui ont été les premières placées sous l'influence du morbus , on employe avec succès le *laudanum* , l'*ether* , et l'*huile de menthe* poivrée mêlés ensemble.

On a ajouté à cette mixtion les frictions avec des poudres aromatiques , et l'application de pierres chaudes sur l'abdomen.

Ces moyens administrés par les médecins Indiens , ont été suivis avec succès par les médecins européens dans les mêmes contrées.

On dit même que les *Empiriques Indiens* qui employèrent ce remède, l'*huile de menthe*, l'*ether*, et le *laudanum*, ne perdirent que 74 individus sur 547, qu'ils soumirent à ces traitemens qui leur étaient habituels.

Si une telle relation qui nous est donnée dans un ouvrage sur le *choléra* très bien

écrit par Mr. *Moreau de Jonnès*, conseiller supérieur de santé à Paris, si, disons-nous, ces faits sont vrais, ne pourrions nous pas reprocher à nos facultés de médecine de négliger l'adoption de ces prescriptions? . .

Il est vrai qu'elles emanaient des *Empiriques Indiens*, comme celle de *sel marin* nous arrive *des Contrées que nous appelons Barbares*, et nous concevons toute la répugnance que doivent éprouver des Savans de la Capitale de la civilisation pour se soumettre à de telles autorités, mais enfin ces Médecins *Barbares* et *Indiens* ont sauvé presque tous leurs malades, tandis que vos remèdes puisés dans la profondeur de votre science ont tué *les vôtres*. Les Médecins italiens auront-ils aussi les mêmes scrupules? j'aime à me persuader le contraire; ils auront le bon esprit de prendre tout ce que le hasard, ou la science leur placera entre les mains; car ce sera probablement par le *hasard*, qu'on découvrira le *spécifique* qui guérira le *morbus*, ou qui le paralysera dans ses premiers effets.

A *Bombay* le docteur *Milde* ayant un malade à l'agonie ordonna d'imbiber une

éponge d'acide nitrique et de la placer en forme de vésicatoire sur l'estomac. Après cette application les symptômes diminuèrent d'intensité ; le malade revint à la vie , et à la santé.

En effet une telle prescription devait avoir un bon résultat , parceque la force de son action devait répercuter au dehors l'inflammation des viscères.

Le docteur *Thoueliet de Madras* a employé avec succès l'*Ipecacuanha* à la dose de dix grains ; dans une première prise ; demi-heure après il en fit administrer cinq grains et continua cette prescription toutes les demi-heures jusqu'à ce que la maladie eut cessé ; après chaque dose il faisait boire à son malade du vin de *Madère* mêlé avec de l'eau , ce qui provoquait le sommeil.

Le docteur *Bourke à Calcutta* administra l'*opium* avec succès depuis la dose de 60 grains jusqu'à 100 grains.

Nous observerons que ce puissant remède ne peut être donné que sous la surveillance d'un médecin.

Les médecins de *l'isle de France* ont préféré le *sulfate de soude* à l'emploi de

l'*opium*, ils l'administraient à la dose de 24 grains, qu'ils augmentaient d'heure en heure, jusqu'à ce que les sécrétions arrivassent à la couleur jaune.

On cite une *Maure* qui ayant pris 84 dragmes de ce sel fut sauvée, et qu'en suite l'ayant administré à d'autres *Maures*, elle en sauva plusieurs centaines.

A l'isle de *Bourbon*. ou faisait usage de l'*huile* d'olive mêlée avec du *camphre*, et de l'*éther*; cette prescription était donnée a grande dose.

Sur 36 Noirs appartenant à la même habitation 34 ont été sauvés par ce remède.

Dans le même temps que cette prescription opérait de si grands résultats en *Afrique*, et aux *Indes* pour le *choléra*, l'on observa qu'elle produisait les mêmes effets à la *Havane* pour la *fièvre jaune*; et à *Tanger* en *Barbarie*, elle fut aussi employée avec succès contre la *peste du Levant*.

Après la lecture de telles prescriptions et de leurs résultats heureux il semblerait, que le *spécifique* contre le *choléra* serait trouvé.

Et ces *spécifiques* seraient d'autant plus précieux, qu'ils peuvent être administrés sans

attendre le secours des médecins, et que la base principale de ce dernier remède sera l'*huile d'olive* si commune en Italie.

Après cette prescription, dont l'*efficacité* me paraît démontrée, parce que je lui reconnais dans sa combinaison chimique la *faculté* de produire la cessation de l'inflammation, en même temps qu'elle devra *calmer l'irritation nerveuse*, et qu'en portant aussi le *calme* dans la *circulation du sang*, elle devra provoquer à la *transpiration*, qui est *toujours* le symptôme précurseur d'une entière guérison; après cette prescription, disons-nous, je rappellerai un fait qui m'a été rapporté. Un Marseillais, lors de la première invasion du *choléra*, fut atteint par le *morbus*; le médecin ne se trouva pas; Il y avait dans sa chambre de l'*huile d'olive*; il en but 2. *livres* et il fut SAUVÉ. Si le fait n'est pas controuvé, il fut fort heureux que l'absence du médecin le contraignit à s'abandonner au hazard d'une expérience, que la Providence avait mise sous sa main.

CHAPITRE VI.

CONCLUSION

Quand on n'est pas médecin, on hésite à traiter de tels sujets ; mais une maladie épidémique n'appartient pas seulement à la médecine. Les naturalistes , les hommes politiques, et enfin tous les amis de l'humanité doivent être appelés à manifester leur opinion ; un fait connu peut appeler la découverte d'un nouveau fait ; une idée peut faire naître un trait de lumière dont l'éclat pourrait fixer l'opinion sur un *spécifique* que le *hasard* ferait découvrir.

Ces diverses causes auraient pu, seules, me déterminer ; mais j'ai été encore plus sollicité, par ce que j'ai reconnu la nécessité de placer entre les mains de toutes les intelligences un abrégé des connaissances utiles pour donner des soins aux malades, si les médecins n'étaient pas en nombre suffisant.

Au moyen de cet abrégé, et des prescriptions, qui le terminent, les Curés, les

hommes notables de toutes les Communes pourront secourir les *cholériques*.

Ce fut par l'absence de ces connaissances pratiques qu'il arriva que des Communes des environs de Paris perdirent toutes leurs populations, avant qu'il fut possible de leur procurer les secours de l'art.

Par ces puissans motifs je devrais compter sur toute l'indulgence de mes lecteurs.

édical connaître l'origine

iques

E F F E T S

M

sité d'exla maladie afin que les *expérimenta-*
liés a que leur science, ou plient trouver le
(qui autions) en commençant l'italie centrale,
té, puisse le apparition, ainsi qu sera facile à
qu'à ce é pour diminuer le nor

